Claude BALOIS

NAMO LANKA

de Tours à Ceylan en scooter

L'abbé Claude BALOIS est né le 6 Juin 1921 à Tourcoing et a fait ses études au Collège de cette ville.

« Pourvue de courage, de travail et d'impôts, ma province natale ne connaît ni l'insouciance, ni le ciel pur, ni les vacances... », écrit-il dans son livre.

S'il n'a renoncé, ni aux soucis, ni au courage que lui lègue sa naissance flamande, l'abbé BALOIS, en revanche, cherche, chaque année, les pays de ciel pur et c'est vers le Sud qu'à chaques vacances, il est parti à la découverte d'horizons nouveaux.

Professeur de Géographie au Collège Saint-Grégoire de Tours, il enseigne les pays lointains tout au long de l'année.

CLAUDE BALOIS

NAMO LANKA

DE TOURS A CEYLAN

EN SCOOTER

★ ★ ★

NAMO LANKA

DE TOURS A CEYLAN

EN SCOOTER

PRINTED IN FRANCE

CLAUDE BALOIS

NAMO LANKA

DE TOURS A CEYLAN

EN SCOOTER

★ ★ ★

★ ★ ★

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATIFS

Bienheureux les pauvres !

Si vous voyagez pour voyager, ne prenez pas l'avion, ni le bateau, allez par la route. Si l'avion supprime les distances et met à la portée de notre main le Hoggar ou Calcutta, il supprime aussi les transitions : elles sont nécessaires pour découvrir, elles le sont pour comprendre.

Après avoir continué sa vie européenne à bord, le passager qui descend à Colombo ou à Bombay est désorienté : il a tout à apprendre. Pour celui qui arrive par la route, il n'y a pas de choc ; l'étonnement et la découverte ont été progressifs.

Avec de l'argent, n'importe quel individu peut s'offrir un voyage, mais son argent dressera une barrière entre lui et le pays qu'il prétend étudier. Les palaces, ou simplement les hôtels, lui cachent les bas quartiers populeux ; son confort, tout relatif au reste dans ces régions, l'isole des mœurs locales dont il se défie ; ses notes d'hôtel lui masquent le coût réel de la vie ; les sourires obséquieux et les conversations serves de ceux qui le grugent, dissimulent le véritable caractère de l'indigène ; l'ignorance de la langue, enfin, élève un dernier rempart entre l'autochtone et le voyageur pressé ou indolent qui ne possède que sa langue maternelle.

Ce n'est pas à coups de chèques que l'on conquiert le monde, mais à force de sympathie. Les Américains, avec leurs dollars distribués à profusion de par le monde, ont suscité l'avidité, l'admiration, l'étonnement et même la défiance. Veulent-ils seulement comprendre ce qui dépasse leurs frontières ?

Sauf peut-être dans les pays qu'ils viennent de quitter, les Anglais sont universellement détestés à cause de leur ingérence dans les affaires intérieures des pays étrangers, de leur avidité, de l'isolement orgueilleux dans lequel ils se drapent. Le seul sentiment noble qu'ils aient réussi à inspirer, c'est le respect.

Quant aux Russes, s'ils sont regardés avec inquiétude, voire même avec terreur par les Turcs, les Iraniens, qui pourtant les connaissent (occupation partielle durant la dernière guerre), font preuve à leur égard d'une curiosité bienveillante.

Au cours de mes différents périples, j'ai traversé près de vingt-cinq pays. J'ai trouvé partout pour le Français de la sympathie et du respect : cela vient de sa réputation de désintéressement, de sa faculté d'adaptation, du fait qu'il condescend à apprendre d'autres langues que la sienne, de ses essais de compréhension, de sa largeur de vue.

Le but.

Depuis quatre ans, mon frère est à Ceylan ; jamais je n'ai aimé écrire, toujours, j'ai préféré le contact personnel à la lettre, témoignage inerte, momentané et limité de notre pensée et de nos sentiments autrement vivants, mouvants et étendus. J'ai préféré la visite à la lettre.

Sevré de voyages pendant ma jeunesse, à l'âge où l'imagination s'éveille et s'évade, j'ai rêvé d'horizons lointains. Hélas ! survint la guerre, puis l'évacuation. Celle-ci m'a fait goûter à l'ivresse de la liberté sur les routes et m'a sorti du Nord froid, nuageux et triste. Pourvue de courage, de travail et d'impôts, centrée sur la dure réalité du pain quotidien, ma province d'origine ne connaît ni la beauté, ni le ciel pur, ni l'insouciance, ni les vacances.

L'occupation, interdisant ensuite tout déplacement, a contenu pendant quatre ans la pression qui s'accumulait et s'est donné presque libre cours par la suite.

Pourquoi seul ?

Chaque année, des élèves m'ont accompagné à pied, à bicyclette ou en solex. Quelle responsabilité ! Tenant compte des désirs des enfants, jamais je n'ai pu accomplir une randonnée vierge de soucis. Il fallait prévoir chaque jour la route, le ravitaillement, l'étape, relever un courage défaillant, oublier ses propres préoccupations pour ne penser qu'à celles des autres, réparer les incidents techniques, surtout se tenir prêt à toutes les éventualités que la fantaisie insouciante des enfants était capable de faire naître. Jamais il n'y eut d'incidents graves, mais les émotions n'ont pas manqué : équilibre au-dessus de profonds ravins, chute verticale de plusieurs mètres en montagne, heureusement arrêtée par une végétation solide et opportune, altercation à l'arme blanche au Maroc, mort prévue par la Faculté italienne après une chute, plusieurs accidents (sans suites) mais nécessitant le transfert à l'hôpital ou la clinique et des interventions chirurgicales, pertes d'enfants en pays étrangers, messages à la radio, vive discussion avec un groupe communiste qui se termine par une poignée de mains et une quête publique en notre faveur faite par le chef de la cellule locale... mais tout cela serait le sujet d'un autre livre.

Les amateurs n'ont pas manqué pour m'accompagner en 1954, mais j'ai écarté les plus enthousiastes, c'est-à-dire les plus jeunes. D'autres plus âgés se figuraient que tout le voyage était payé et qu'il suffisait de se mettre en selle. D'autres enfin se sont découragés tout seuls à la simple énumération des dangers et des frais.

Si l'isolement est une faiblesse, l'indépendance est une force. Les avantages que peut présenter une compagnie pendant un tel voyage (échanges, spéciali-

sation et répartition de bagages) sont balancés largement par toute une série d'inconvénients, surtout à deux. A moins de connaître parfaitement et de longue date son coéquipier, on risque la mésentente au cours d'un périple de plusieurs mois : les divergences d'idées et de points de vue amènent des opinions différentes sur des opportunités et des solutions pratiques : les concessions sont fréquentes. Cela ne serait rien, si, une fois prise la décision, il n'arrivait jamais d'imprévu.

« Si tu m'avais écouté ! » dira celui qui a cédé.

Quelquefois la remarque est justifiée, mais le fait de le souligner ne fait pas plaisir et celui de ne rien dire est plus mauvais encore : on accumule secrètement l'amertume jusqu'à une brouille complète et finale. Il est facile d'être de bonne humeur quand tout va bien mais cela devient de l'héroïsme quand tout va mal et que l'on est deux. Tout seul, on ne peut s'en prendre qu'à soi et il arrive rarement qu'on s'en veuille ou qu'on avoue avoir eu tort.

Le fait d'être deux multiplie d'autant les incidents mécaniques, les défaillances physiques et donc les pertes de temps.

Quand je considère le voyage accompli, je n'aurais jamais eu le cœur d'imposer à un coéquipier ce que j'ai fait moi-même, 10 à 15 heures de selle presque consécutives, nuits de 3 à 5 heures, privations alimentaires, routes sous le soleil et souvent la simultanéité de tous les inconforts.

Enfin, seul, on est libre. Libre de s'arrêter où l'on veut, de se baigner quand on le désire, de prolonger une conversation qui nous intéresse, de visiter, de contempler. Seul, on ose et on risque beaucoup plus. Seul, on peut vivre à son rythme. Seul enfin, on est toujours plus facilement et mieux reçu.

Je n'ai jamais accompli un voyage sans avoir regretté plusieurs fois d'être parti ; cela ne m'a jamais empêché de repartir : la légende est toujours dorée. Les ennuis n'arrivent pas tous le même jour, il suffit de les surmonter un à la fois. Les incidents furent nombreux dans mon voyage ; ils sont rassemblés pour vous dans quelques heures de lecture, mais c'est sur près de trois mois de voyage qu'il faut les étaler.

« *Voyageur sans bagages mais pas sans papiers !* »

Il y a cinquante ans, une simple carte de visite suffisait pour voyager. La civilisation et le progrès nous ont surtout apporté une administration compliquée. S'il est assez facile de sortir de France, il est moins commode d'aller dans des pays étrangers. Obtenir un ou deux visas est assez aisé, mais neuf d'un coup !...

Comme ce sont des visas de transit, il faut commencer par s'adresser au dernier pays à visiter : l'Iran par exemple ne donne son visa que si vous avez déjà celui du Pakistan ou celui de l'Afganistan.

J'ai donc dû m'adresser aux services administratifs de Ceylan.

Ceylan a conquis son indépendance le 4 février 1948. Comme tous les jeunes pays qui commencent à prendre conscience d'eux-mêmes, l'île est très fière de sa liberté récente et du pouvoir qu'elle a de refuser ou d'accepter les étrangers. Comme elle fait encore partie du Commonwealth, c'est à l'Ambassade d'Angleterre que l'on sollicite le visa.

En novembre, j'avais fait le tour de presque toutes les ambassades, consulats ou légations pour obtenir les renseignements nécessaires.

C'est en avril que j'ai sollicité le visa de Ceylan. On téléphone pour moi à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Paris qui répond : « On ne donne pas les papiers à n'importe qui ! »

J'écris donc en mentionnant la visite faite en novembre : c'est à Nantes que je dois m'adresser, car j'habite Tours. J'écris à Nantes ; il faut payer 1.225 francs et remplir, évidemment, des formulaires (bien indiscrets), envoyer le passeport, écrire lettre sur lettre pour compléter le dossier ; il manque une invitation de Ceylan : le temps d'écrire, de recevoir la réponse et de la renvoyer, déjà un mois écoulé ; les choses traînent ensuite en longueur jusqu'en juin.

Je ne possède que le visa de la Yougoslavie obtenu entre temps par correspondance ; la Grèce ayant supprimé les visas, la Yougoslavie pouvait me donner le sien.

La réponse de Ceylan qui doit faire une enquête sur mon compte (elle sera faite seulement fin juin) n'est pas parvenue... Je réclame mon passeport à Nantes et je vais moi-même à Paris.

A l'Ambassade de Grande-Bretagne, mon dossier est sur la table quand on m'introduit. S'il faut attendre si longtemps pour chaque pays, deux ou trois années seront nécessaires pour obtenir tous les visas qui seront d'ailleurs périmés quand on pourra se mettre en route ; d'autant que mon temps est limité et qu'étant envoyé en mission (!)....

C'est ça qu'il fallait dire tout de suite... « Vous êtes envoyé en mission ? Je vais tâcher de vous donner de suite le visa ; j'aviserai Colombo... »

Une demi-heure plus tard, je suis à l'Ambassade de l'Inde, à l'autre bout de Paris.

A la réception, le petit employé indien méticuleux et tatillon me donne à remplir une série de papiers ; les feuilles de renseignements sont souvent indiscrètes, mais l'inquisition réclame de vous une totale confession. L'interrogatoire se poursuit :

— « Vous n'allez pas dans l'Inde pour des motifs religieux ?

— Non, en touriste.

— Si vous êtes professeur, vous avez une lettre de votre directeur ?

— Je l'ai. »

La lettre de mission de la Société de Géographie fait son effet, mais ce n'est pas suffisant. Il faut un ordre de mission des Affaires Etrangères. Le ministre m'en avait promis un, mais j'apprends au Ministère que les ordres de mission n'existent plus depuis quatre ans. On me fera une lettre de recommandation pour l'ambassade de l'Inde.

Le lendemain, je retourne triomphant. L'employé n'est pas satisfait :

— « Pouvez-vous me montrer de l'argent ?

— Oui, mais cela ne vous prouvera pas qu'il est à moi.

— Evidemment.

— Avez-vous un compte en banque ?

— Non, je ne m'en sers que pour les vacances.

— Avez-vous des chèques de voyage ?

— Mais pour les obtenir, il faut le visa. D'autre part, je ne puis exporter plus de 50.000 francs.

— Cette question est très importante, pour nous. Si nous ne sommes pas assurés pour la question financière, nous ne pouvons pas vous laisser partir pour l'Inde. Connaissez-vous à Paris quelqu'un qui puisse se porter garant pour vous lors de votre passage dans l'Inde ?

— Oui. »

Une cinquième fois je repars ; je vais chez mon oncle qui me laisse dactylographier le certificat en question et le signe.

Et j'y retourne avant midi, tout cela en scooter ; dans Paris, c'est le moyen de locomotion le plus rapide.

« Je veux vous rendre service (!), me dit le petit employé de la réception. Je vais voir si je ne peux pas vous procurer le visa dès aujourd'hui. Téléphonez-moi vers 4 h. 1/2, je vous dirai si vous pouvez venir le chercher à 5 heures. »

Exact au rendez-vous, je ne l'obtiens cependant qu'après une demi-heure d'attente, un simple avant-goût... Je dois, de plus, signaler qu'il a gardé toutes mes lettres de recommandation pour constituer son dossier. Dans certains cas, je regretterai leur absence.

J'ai d'autres démarches à faire : compléter les cartes, voir Técalémit, Kodak, d'autres fournisseurs d'accessoires, Lambretta...

Je rentre fourbu en banlieue chez mon oncle. Rapidement j'établis la demande des formulaires de visa (!) pour le Pakistan et je laisse à mon cousin les instructions pour les futures démarches qu'il veut bien poursuivre pour moi à Paris.

Le lendemain matin à 4 heures, je quitte la banlieue Nord-Est en scooter, car la première de mes cinq heures de cours d'aujourd'hui débute à 9 heures à Tours.

Il commence à faire clair entre la Porte d'Orléans et Longjumeau ; je m'arrête pour me couvrir un peu ; il fait froid. A Orléans, je m'aperçois que ma serviette a disparu : elle ne contenait que des papiers, mais ils sont perdus. Ceux de la moto surtout m'inquiètent. Une bonne âme les a ramassés à Étampes et les a remis à la gendarmerie. Je les y retrouverai dans quinze jours, au cours d'un autre voyage à Paris.

Que de démarches encore en arrivant à Tours ! réunir la documentation, livres, cartes, se mettre en relation avec ceux qui connaissent les différents pays, réunir les clés et les outils nécessaires pour le scooter, s'occuper d'une caisse pour les bagages, de l'appareil photographique, se procurer des films, tenir à jour une correspondance de plusieurs lettres quotidiennes, tout cela au milieu de la semaine où j'ai vingt-trois heures de cours et plusieurs centaines de copies hebdomadaires à corriger.

Et puis trouver l'argent... Il en faut quand même un peu. Ce qu'il faut, c'est voyager en réduisant les frais le plus possible. Mes économies devraient s'accumuler pendant plusieurs années avant que je songe à envisager la possibilité d'un tel voyage !

J'ai été aidé. Et d'abord par la Maison Soldana[1] qui m'a offert gracieu-

1. Maison Soldana, de Tours et Amis Campeurs de Paris, J. C. S. Blois.

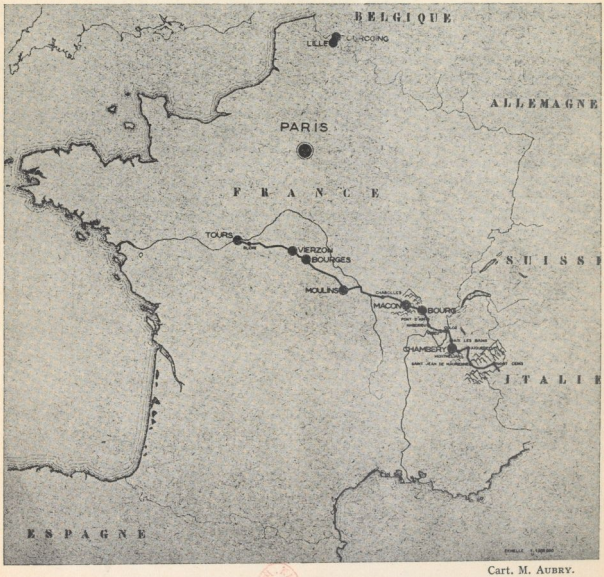
sement le matériel de camping que je désirais, plus une prime de 20.000 francs au départ.

Ensuite, par la Société Socony-Vacuum qui m'a offert le plein d'essence et d'huile au départ de Tours, ainsi que des lettres de recommandation pour les sociétés sœurs en Italie, Grèce, Turquie, Pakistan et Inde. Partout j'y recevrai le plus sympathique accueil, surtout à Bombay.

La Maison Lambretta m'a offert un stage à son usine, où j'ai acquis la profonde conviction que je n'y comprenais pas grand'chose et que le tréfonds du moteur était très compliqué. J'y ai néanmoins acquis certaines connaissances qui m'ont été fort utiles en cours de route, et aussi la certitude qu'on peut démonter entièrement le moteur et le remonter, même en trouvant des pièces en trop ! Il tourne quand même... Je n'ai cependant pas approfondi le fonctionnement du volant magnétique, et cela m'a coûté cher.

L'usine m'a aussi offert de revoir la machine avant le départ et m'a remis à titre de prêt tout un lot de pièces de rechange dont certaines me seront indispensables en cours de route.

La famille s'est liguée pour m'empêcher de partir. Beaucoup m'ont découragé, quelques-uns ont souri avec commisération ; un petit nombre a été enthousiaste, mais ils n'avaient aucune notion sur les pays à parcourir, et moi pas beaucoup plus.



Cart. M. Aubry.

CHAPITRE II

LA FRANCE
« L'AVENTURE EST A NOUS »

Départ et collision.

Je devais partir le 1er, mais ce n'est que le 5 que je peux prendre livraison de la machine, à l'usine de Troyes. Le départ de Tours est fixé au 6, à 12 h. 30.

M. Van Coppenole, l'aimable concessionnaire de Tours, offre pour le départ un apéritif auquel est invité le Scooter-Club de Touraine dont je fais partie depuis quelques jours. Le sympathique président, M. Aubry, a convoqué le Club pour m'accompagner durant le premier kilomètre. Photos... Départ jusqu'au Pont de Pierre par la rue Nationale, à une heure où tous les gens raisonnables sont à table. Dernière photo devant Descartes qui contemple de son œil de pierre un fou qui s'en va. Je serre des mains, remercie, monte sur le scooter, et 500 m plus loin j'entre en collision avec un malheureux solex. La réalité est déjà là, brutale et terre à terre. Nous nous relevons chacun de notre côté.

Je remets sur pied le scooter. L'autre s'est relevé aussi et comprime sa chambre à air qui s'échappe du pneu et prend des proportions inquiétantes.

J'avais averti, mais il s'est littéralement jeté sur moi; j'ai fait un écart pour l'éviter mais la collision était fatale. D'ailleurs le brave homme se confond en excuses :

« C'est ma faute, j'ai été hypnotisé par la blancheur et je me suis jeté dessus. Échangeons les adresses de nos assurances.

— Je ne suis pas assuré.

— Alors l'incident est clos. »

On se serre la main ; seule sa roue est en huit, le reste est intact.

Arrivé chez moi à Bléré, j'y reste jusqu'au lendemain matin en famille.

7 juillet.

Comme souvent pendant l'été, il fait froid, et ma combinaison imperméable n'est pas de trop.

La route défile : Vierzon, Bourges ; je fais un arrêt chez des amis à La Chaussée, il faut rester pour déjeuner ; il n'est pas encore 10 h. 1/2 et je vais

perdre un temps précieux. Tant pis ! Ils insistent si gentiment... Et puis, après tout, je suis en vacances !

Moulins, Paray-le-Monial. Le soleil commence à baisser, je n'arriverai pas à Mâcon. Je vais installer ma tente à Courtil, petit village à 30 km de Mâcon ; je n'ai fait que 340 km. De braves paysans partagent avec moi leur soupe aux légumes ; je n'accepte rien d'autre.

Première crevaison.

8 *juillet.*

Le poids inerte de la caisse arrière agit péniblement sur le porte-bagage ; je sens quelque chose d'anormal : en effet le porte-bagage a cédé en quatre endroits ; il faut trois heures au Logis-Neuf pour faire la soudure, installer une fixation de la caisse au porte-bagage. Pendant ce temps, l'hôtelière refuse d'accepter quoi que ce soit pour le café et le pousse-café que j'ai consommés.

Bourg ; la route à partir de Pont-d'Ain est magnifique ; Ambérieu, Virieu, Culoz ; je m'arrête quelques instants au bord du lac d'Aix, remuant des souvenirs d'autres voyages ; c'est la sixième ou septième fois que je fais cette route. Chambéry, Montmélian, Aiguebelle, Saint-Jean-de-Maurienne. Je m'arrête pour saluer Mgr Ferrand, l'ancien supérieur du grand Séminaire de Tours. Nous causons à bâtons rompus de son nouveau diocèse et des dernières nouvelles de Tours. Il est d'ailleurs mieux renseigné que moi. Il n'est pas tard, mais il veut me retenir à dîner :

« Nous mangerons plus tôt. »

Je reprends la machine, mais dois m'arrêter pour la nuit à Modane.

9 *juillet.*

C'est en voulant partir le lendemain que j'éprouve de la difficulté à ébranler le véhicule : le pneu arrière est bel et bien crevé. Chaque fois, pour réparer, il faudra enlever la caisse avant de changer de roue. Deux enfants me donnent un coup de main et je puis repartir.


AUSTRIA
SVIZZERA
IUGOSLAVIA
FRANCIA
TRIESTE
MILANO
TORINO
VENEZIA
CORSICA
ITALIA
ROMA
NAPOLI
SARDEGNA
PALERMO
SICILIA

Cart. M. Aubry.

CHAPITRE III

L'ITALIE
« BRÈVE RENCONTRE »

Premier rayon de soleil.

Le temps qui était maussade en France change brusquement après le col du Mont Cenis ; un magnifique soleil inonde la plaine du Pô. La descente se fait sans encombre, les formalités de douane expédiées en trois actes de quelques minutes à peine.

Suse, Rivoli, Turin, j'emprunte l'autostrade. Les Italiens en sont très fiers, mais c'est une bonne route nationale de chez nous ; le seul avantage est la suppression des croisements. Sans les panneaux publicitaires la route serait monotone ; cette exubérance de publicité tapageuse et originale qui pousse tout au long de la route, me rappelle un peu à la fois le vocabulaire transalpin et c'est une bonne école pour apprendre l'italien.

Vercelli, Novare, Milan. Il est trop tard pour y aller faire mes démarches ; je me dirige vers Sesto, chez mes amis, où j'arrive à 6 heures.

C'est toujours une grande joie pour moi que de descendre chez eux. Depuis 1950, j'y vais tous les ans et l'accueil y est de plus en plus chaleureux; je m'y sens vraiment en famille. Je n'aurai du reste pas le temps de visiter cette fois tous les amis de Sesto.

Peppino, l'aîné de la famille, a seize ans maintenant. Il a averti ses amis du conservatoire, qui viendront jouer aux cartes ce soir. La chance me sourit et les billets de banque s'accumulent, mais je suis heureux d'aller me coucher car je suis bien fatigué.

10 *juillet.*

Lever matinal : j'ai beaucoup à faire à Milan. La maison Innocenti d'abord, la maison-mère du Lambretta, mère féconde puisqu'elle a déjà deux enfants, l'un en France, l'autre en Allemagne. Accueil très gentil : des drapeaux, une carte des documents, un portefeuille (vide), un porte-clés, et une invitation à participer au concours « plus de 10.000 km en Lambretta ».

La maison Pirelli me consent une réduction de prix sur un pneu et trois

chambres à air. Socony m'offre toute l'essence que je désire ; je prends 15 litres de « Miscela », je referai le plein à Padoue.

C'est un rassemblement quand je fais le plein d'essence, l'affluence des badauds, toujours très bienveillante, ne cessera qu'à mon retour en France.

Brescia.

Retour à Sesto pour déjeuner. C'est samedi, et demain Peppino doit passer son examen de virtuose en accordéon ; il est un peu anxieux. Mme Rossi me donne la nouvelle adresse de sa mère à Brescia. C'est à 6 heures que j'arrive chez M. et Mme Mérigo ; ils ont gardé, malgré leur fortune, une maison et des goûts très simples, et c'est toujours en famille que je suis ; tous me connaissent déjà et chacun m'invite pour prendre, qui l'apéritif, qui la minestra, qui le dîner, et ils me racontent leurs petites affaires. C'est demain dimanche, je vais demander chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu la permission de dire ma messe. Comme je dois attendre un moment, j'inspecte les alentours : des fenêtres grillées et des visages étrangers, des mains qui s'accrochent aux barreaux, des regards qui implorent un peu d'air et de liberté : c'est une clinique psychiatrique. Lorsque je sortirai, l'un des malades, de sa fenêtre, m'enverra des bénédictions avec un petit air entendu.

Après le repas, simple mais substantiel, et la soirée en famille autour des verres de liqueur, je gonfle mon matelas pneumatique qui provoque l'étonnement et l'admiration de tous. Tout au long du voyage, d'ailleurs, il suscitera toujours autant d'intérêt. Je retourne le lendemain à la maison de santé où je retrouve les grilles, les clés, et cette impression pénible qui donne à chaque instant envie de se retourner.

Départ pour le centre de Brescia. C'est à la sortie qu'habite Mario Rossi. Il faut s'arrêter pour lui dire bonjour. Sa femme me reçoit, toujours aussi volubile et enthousiaste ; ses deux charmantes filles sont là aussi avec leurs fiancés.

Nous allons déjeuner ensemble dans une hôtellerie des environs de Brescia : raviolis, poulet, saucisson cru et cuit, légumes, mille-feuilles, et pour terminer une salade de fruits au triple sec. Café, photos et départ pour Padoue.

Padoue.

Vérone... Je m'arrête à 10 km de Padoue. Je descends au presbytère ; n'ayant pas faim, car le repas de midi était assez tardif, je n'accepte qu'un verre. Le matelas installé, un violent orage se lève, des éclairs sillonnent le ciel, et une pluie torrentielle se met à tomber, la terre se ramollit autour du scooter, il s'enfonce soudain et s'écroule. Je dois aller tout remettre d'aplomb sous la pluie.

Je vais me sécher au cinéma ; c'est un film américain de cow-boys, sans le moindre intérêt. Le public italien pourtant si démonstratif ne réagit pas non plus devant les poursuites et les coups de feu d'outre-Atlantique.

12 *juillet.*

Lever tardif ; on fait la moisson chez le curé ; il dirige les opérations. Déjeuner au presbytère après la messe : café au lait et deux petits pains ; ce sera tout jusqu'à ce soir.

La route est moins bonne ; une ou deux photos à Padoue; montée chez Socony pour l'essence mais ce sera en vain ; un coup de téléphone à Gênes qui refuse une autre allocation met fin à mes espérances. Tant pis ; si j'avais su, j'en aurais pris davantage à Milan. Excuses du directeur, et je me dirige sur Venise.

Je n'avais pas l'intention d'y aller, c'est un détour ; mais je me trompe de route, me voilà engagé ; tant pis !

Garer le scooter est un gros problème à l'entrée de Venise : je me fais « rembarrer » un peu partout ; il n'y a pas de place ; enfin devant un garage compatissant, je puis laisser l'engin.

Une toute petite promenade dans Venise, le temps de prendre quelques photos, et en route pour la frontière. On y passe facilement.

Trieste[1].

Quand on découvre tout à coup Trieste au bas de la côte, la vue est inoubliable. Mais la descente raide, qui force l'attention, empêche de jouir sereinement du paysage.

Pour le moment, Trieste est très calme. Les Yougoslaves ont beau crier et réclamer, la ville est bien italienne, et je n'ai vu que de très rares inscriptions yougoslaves.

Je passe chez Lambretta pour le graissage complet et la réparation de la première crevaison. Le patron de l'établissement m'emmène en voiture pour faire le change. A part 45.000 francs français que je réserve pour le retour, je n'ai que la valeur de 30.000 francs français en lires et 28 dollars. De plus je dois toucher à Bagdag 20.000 francs en monnaie étrangère. Mes lires se convertissent en livres turques ; quant à la monnaie yougoslave, je n'ai droit qu'à 500 dinars ; mais le changeur proteste aimablement :

« C'est une mesure qui ne regarde que les Italiens et les Yougoslaves, mais pour les étrangers on ne dit rien. »

Tout confiant, je fais changer la valeur de 10.000 francs en dinars. Il me reste quelques milliers de lires.

Pour loger, je vais dans une paroisse de la périphérie, où je suis très gentiment accueilli ; un garage pour le scooter, une chambre avec bureau pour moi.

Douche, mise au point des notes, et à 8 h. 30 repas. On se croirait dans un monastère : les places sont toutes contre le mur ; on commence une lecture en italien, mais bientôt en mon honneur on donne le colloque.

Minestra, charcuterie et légumes variés, vin glacé. Comme souvent en Italie, la question des prêtres ouvriers vient sur le tapis. Ils sont horrifiés à la

1. Trieste est redevenue italienne depuis.

Le 6 juillet 1954, l'abbé BALOIS, nanti seulement de son Lambretta, de quelques bagages, de multiples visas et de sa passion de découvertes, partait de Tours...

Le 28 septembre, il arrivait à Ceylan, ayant parcouru 15.000 km à travers la France, l'Italie, la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran, le Pakistan et l'Inde...

Exploit sportif certes, et ce *carnet de route* en témoigne, mais *Namo Lanka* est plus que cela : un large reportage sur une partie du monde en rapide évolution, un document fait de clichés rapides mais révélateurs...

C'est un sportif qui a roulé sur toutes les pistes vers Ceylan, un amoureux de l'aventure qui a bravé la soif, la fatigue, la prison ; mais c'est aussi un professeur et un prêtre français qui a su jeter un regard de sympathie sur tous les peuples qu'il a visités...

Tout ceci fait de *Namo Lanka* un passionnant récit où jeunes et adultes, au rythme pétaradant du scooter, iront avec l'abbé BALOIS, sur la vieille route des Indes.